



Anton Tchékhov
Œuvres

III
Récits
1892-1903

ADUCTION PAR ÉDOUARD PARAYRE
RÉVISION DE LILY DENIS
NOTES PAR CLAUDE FRIoux

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

ANTON TCHÉKHOV

Œuvres

III

TEXTES TRADUITS PAR ÉDOUARD PARAYRE,
RÉVISÉS PAR LILY DENIS
ET ANNOTÉS PAR CLAUDE FRIOUX

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Les Éditeurs français réunis and Éditions Gallimard, 1971.*

Récits de 1892

[*suite*]

APRÈS LE THÉÂTRE'

Rentrée, avec sa maman, du théâtre où l'on avait donné *Eugène Onéguine*², Nadia Zélénine, une fois dans sa chambre, se hâta de quitter sa robe, de défaire sa natte et s'empressa de se mettre devant sa table, en jupon et camisole blanche, pour écrire une lettre comme Tatiana³.

« Je vous aime, écrivit-elle, mais vous ne m'aimez pas, vous ne m'aimez pas ! »

Et elle se mit à rire.

Elle n'avait que seize ans et n'aimait encore personne. Elle savait qu'elle était aimée de Gorny, un officier, et de Grouzdiov, un étudiant, mais ayant été à l'opéra, elle voulait douter de leur amour. N'être pas aimée et être malheureuse, que c'est passionnant ! Quand l'un aime davantage et l'autre est indifférent, cela fait quelque chose de beau, de touchant et de poétique. Onéguine est intéressant parce qu'il n'aime pas du tout et Tatiana est charmante parce qu'elle aime beaucoup, s'ils s'aimaient autant l'un que l'autre, et s'ils étaient heureux, ils paraîtraient sans doute ennuyeux.

« Cessez donc de protester de votre amour, continua-t-elle, en pensant à Gorny l'officier. Je ne peux vous croire. Vous êtes très intelligent, très instruit, très sérieux, vous avez un talent considérable, et peut-être un brillant avenir vous attend-il, moi je suis une jeune fille sans beauté, insignifiante et vous savez fort bien que je ne serai qu'une entrave dans votre vie. Vous vous êtes, c'est vrai, épris de moi et vous avez cru que vous aviez trouvé en moi votre idéal, mais c'est

une erreur et déjà vous vous demandez avec désespoir : pourquoi ai-je rencontré cette jeune fille ? Et seule votre bonté vous empêche d'en convenir !... »

Nadia, prise de pitié pour elle-même, fondit en larmes et continua :

« Cela me fait de la peine de laisser maman et mon frère, sinon je prendrais le voile et m'en irais au bout du monde. Et vous seriez libre et en aimeriez une autre. Ah ! que ne suis-je morte ! »

À travers ses larmes elle ne pouvait plus distinguer ce qu'elle avait écrit ; sur sa table, par terre et au plafond vacillaient de courts arcs-en-ciel comme si elle eût regardé à travers un prisme. Elle ne pouvait pas écrire, elle se renversa sur le dossier de son fauteuil et se mit à penser à Gorny.

Mon Dieu, que les hommes sont beaux et séduisants ! Nadia se rappelle l'admirable expression coupable, conciliante, pleine de désir de plaire que prend l'officier quand on discute musique avec lui et les efforts qu'il fait sur lui-même pour ne pas mettre de passion dans sa voix. Dans une société où la froideur, la hauteur et l'indifférence passent pour le signe d'une bonne éducation et d'un noble caractère, il convient de cacher sa passion. Et il la cache, mais sans succès et tous savent parfaitement qu'il a celle de la musique. Les interminables discussions sur la musique, les jugements téméraires de gens qui n'y entendent rien le plongent dans un état de tension continue, il prend peur, s'intimide, se tait. Il joue du piano à la perfection, comme un véritable artiste, et s'il n'était pas officier, il serait certainement un musicien célèbre.

Les larmes ont séché. Nadia se rappelle que Gorny lui a déclaré son amour à un concert symphonique, puis en bas, au vestiaire, en plein courant d'air.

« Je suis très heureuse que vous ayez enfin fait la connaissance de Grouzdiov, continue-t-elle d'écrire. C'est un garçon très intelligent, et je suis sûre que vous l'aimerez. Il est venu nous voir hier soir et est resté jusqu'à deux heures du matin. Nous en étions tous transportés et j'ai regretté que vous ne soyez pas venu. Il a dit beaucoup de choses remarquables. »

Nadia met les bras sur la table, y laisse tomber sa tête, et ses cheveux couvrent sa lettre. Elle se rappelle que Grouzdiov, l'étudiant, l'aime aussi et qu'il a autant de droits que Gorny à sa lettre. Non mais vraiment, si elle écrivait plutôt à Grouzdiov ? Sans raison, sa poitrine a frémi de joie : ce n'a été d'abord qu'une petite joie, qui a roulé comme une balle de caoutchouc, puis elle s'est élargie, a grandi et elle déferle comme une vague.

Nadia a déjà oublié Gorny et Grouzdiov, ses idées sont brouillées, sa joie croît toujours, de sa poitrine elle est passée dans ses bras et ses jambes et il lui semble qu'une brise fraîche et légère lui caresse le visage et lui souffle dans les cheveux. Un rire silencieux fait tressaillir ses épaules et la table et le verre de la lampe, et des larmes jaillissent de ses yeux et se répandent sur la lettre. Elle est impuissante à contenir ce rire et, pour se prouver qu'elle ne rit pas sans raison, elle se dépêche de penser à quelque chose de drôle.

« Quel drôle de caniche ! dit-elle en sentant que son rire lui coupe la respiration. Quel drôle de caniche ! »

Elle se rappelle que la veille, après le thé, Grouzdiov a joué avec le caniche Maxime, puis a parlé d'un caniche très intelligent qui poursuivait un corbeau dans la cour ; le corbeau s'est retourné et lui a dit :

« Ah, brigand ! »

Le caniche, ignorant qu'il avait affaire à un corbeau savant, s'est senti horriblement gêné et stupéfait, a battu en retraite, puis s'est mis à aboyer.

« Non, je vais plutôt aimer Grouzdiov », décide Nadia et elle déchire la lettre.

Elle se met à penser à l'étudiant, à l'amour qu'il lui porte, à son amour à elle, mais le résultat c'est que ses idées se dispersent dans sa tête et qu'elle pense à tout : à sa mère, à la rue, à son crayon, à son piano... Elle pense avec joie, et trouve que tout est beau, magnifique, et la joie lui dit que ce n'est pas encore tout, que, dans quelque temps, ce sera mieux encore. Bientôt ce sera le printemps, l'été, elle ira avec maman à Gorbiki ; Gorny viendra en permission, il se promènera avec elle dans le parc et lui fera la cour, Grouzdiov viendra

aussi. Il jouera avec elle au croquet et aux quilles, il lui racontera des choses drôles ou étonnantes. Elle a une envie folle de jardin, d'obscurité, de ciel pur, d'étoiles. De nouveau le rire lui secoue les épaules et elle a l'impression que sa chambre sent bon l'absinthe et qu'un rameau a fouetté sa fenêtre.

Elle gagne son lit, s'assied et, ne sachant que faire de la grande joie qui la dévore, elle regarde l'icône pendue au chevet de son lit et dit :

« Seigneur ! seigneur ! seigneur ! »

EN DÉPORTATION

Le vieux Sémione, dit La Jugeote, et un jeune Tatar que personne ne connaissait par son nom, étaient assis sur la berge, près du feu; les trois autres passeurs étaient dans l'isba. Sémione, un vieillard d'une soixantaine d'années, maigre et édenté, mais large d'épaules et d'aspect encore solide, était ivre. Il serait allé se coucher depuis longtemps, mais il avait dans la poche une demi-bouteille de vodka et craignait que les jeunes ne lui en demandassent. Le Tatar était malade, il languissait et, tout en s'emmitouflant dans ses haillons, il détaillait les charmes de la province de Simbirsk¹ et racontait qu'il y avait laissé sa femme, belle et intelligente. Il avait vingt-cinq ans au plus, mais à présent, à la lueur du brasier, avec son teint pâle et son visage maladif et triste, on aurait dit un gamin.

« Bien sûr, ce n'est pas le paradis, ici, dit La Jugeote. Tu le vois toi-même : de l'eau, des rives nues, de l'argile partout et rien d'autre... La semaine sainte est passée depuis longtemps, mais la rivière charrie encore des glaçons et, ce matin, il a neigé.

— Mauvais ! mauvais ! » fit le Tatar en jetant autour de lui un regard effaré.

Le fleuve noir et froid coulait à une dizaine de pas, l'eau mugissait, se jetait avec bruit contre la rive argileuse qu'elle affouillait et s'en allait d'un cours rapide vers un mer lointaine. Tout contre la rive se dessinait la tache sombre d'une grande barque que les passeurs appellent une gabare. Au loin, sur l'autre rive, serpentaient des feux dont les lumières s'éteignaient et cha-

toyaient tour à tour, c'était des herbes de l'année passée que l'on brûlait. Au-delà des serpents de feu les ténèbres recommençaient. On entendait de petits glaçons heurter la gabare. Il faisait humide, froid...

Le Tatar leva les yeux au ciel. Il y avait autant d'étoiles que chez lui, la même obscurité alentour, il manquait pourtant quelque chose. Chez lui, dans la province de Simbirsk, les étoiles n'étaient pas les mêmes, le ciel non plus.

« Mauvais ! mauvais ! répéta-t-il.

— Tu t'y feras ! dit La Jugeote en se mettant à rire. Tu es encore jeune, bête, si on te pressait le nez, il en sortirait encore du lait, et tu t'imagines, dans ta sottise, qu'il n'y a pas plus malheureux que toi, mais un jour viendra où tu diras toi-même : Dieu fasse que tout le monde ait la même vie que moi. Regarde-moi. Dans une semaine la rivière aura repris son cours et on rétablira le bac, vous vous en irez tous courir la Sibérie, moi je resterai ici et je recommencerais à passer d'une rive à l'autre. Ça fait vingt-deux ans que je fais le va-et-vient. Jour et nuit. Le brochet et le saumon sont dans l'eau, moi dessus. Et Dieu soit loué ! Je n'ai besoin de rien. Dieu fasse que tout le monde ait la même vie que moi. »

Le Tatar mit du petit bois dans le feu, s'allongea tout près et dit :

« Mon père n'a pas de santé. Quand il sera mort, ma mère et ma femme viendront ici. Elles me l'ont promis.

— Tu as bien besoin d'une mère et d'une femme ! fit Sémione. C'est idiot, mon vieux. C'est le diable qui te tracasse, malédiction ! Ne l'écoute pas, le maudit. Ne le laisse pas faire. Il te tente du côté de ta femme, réponds-lui que tu n'en veux pas rien que pour le faire enrager ! S'il t'entreprend question liberté, accroche-toi et dis : Je n'en veux pas ! On n'a besoin de rien ! Ni père, ni mère, ni femme, ni liberté, ni feu, ni lieu ! Qu'ils soient tous maudits ! »

La Jugeote but un long trait à la bouteille et reprit :

« Moi, mon vieux, je ne suis pas un manant, je ne suis pas un cul-terreux, je suis fils de diacre. À Koursk,

quand j'étais un homme libre, je portais la redingote, mais maintenant j'en suis arrivé au point de pouvoir dormir tout nu par terre et bouffer de l'herbe. Et que Dieu fasse que tout le monde ait la même vie. Je n'ai besoin de rien, je n'ai peur de personne et j'estime qu'il y a pas plus riche et plus libre que moi. Quand on m'a envoyé de Russie ici, je me suis mis dans la tête dès le premier jour que je ne voulais rien ! Le diable m'a tenté avec ma femme, avec ma famille, avec la liberté, moi je lui ai répondu : Je n'ai besoin de rien ! Je me suis accroché et, tu le vois, j'ai la belle vie, je ne me plains pas. Mais si on se laisse tenter par le démon et qu'on l'écoute ne serait-ce qu'une fois, on est perdu, plus de salut : on s'embourbe dans le marais jusqu'au sommet du crâne et on ne s'en sort pas. Il n'y a pas que les types comme vous, les paysans, les abrutis, qui se perdent, les nobles et les gens instruits se perdent aussi. Il y a une quinzaine d'années on nous a envoyé un *barine*. Il y avait quelque chose qu'il n'avait pas partagé avec ses frères et il avait fait un faux dans un testament. On disait que c'était un prince ou un baron, mais c'était peut-être un simple fonctionnaire, va-t'en savoir ! Bref le *barine* est arrivé ici et la première chose qu'il a faite, ç'a été de s'acheter une maison et une terre à Moukhortinsk. " Je veux vivre de mon travail, à la sueur de mon front qu'il disait, parce que, qu'il disait, maintenant je ne suis plus un monsieur mais un relégué. " Eh bien, j'ai dit, Dieu l'assiste, c'est une bonne idée. C'était à cette époque un homme jeune, actif, soigneux, il lui arrivait de faucher lui-même, il allait à la pêche, il faisait des trottés de soixante verstes à cheval. Mais voilà le malheur : il s'est mis dès la première année à aller à la poste à Ghyrino. Quelquefois, debout sur mon bac, il soupirait : " Ah, Sémonie, ça fait longtemps qu'on ne m'a pas envoyé d'argent de chez moi ! — Pas besoin d'argent, monsieur, je lui disais. À quoi bon ? Rompez avec le passé, oubliez-le, comme s'il n'avait pas existé, comme s'il n'avait été qu'un rêve et recommencez à vivre. N'écoutez pas le diable, je lui disais ; il ne vous mènera à rien de bon, il vous mettra la corde au cou.

Aujourd'hui c'est de l'argent que vous voulez, je lui disais, mais, avant peu, méfiez-vous, ce sera quelque chose d'autre, puis encore autre chose et encore et encore. Si vous voulez être heureux, je lui disais, avant tout ne désirez rien. Oui... Si le sort nous a, l'un et l'autre, cruellement maltraités, ce n'est pas une raison pour lui demander grâce et se prosterner devant lui, il faut le mépriser et se moquer de lui. Ou alors c'est lui qui se moquera de vous." Voilà ce que je lui disais... Deux ans plus tard, je le passe de ce côté : il se frottait les mains, il riait. " Je vais attendre ma femme à Ghyrino, qu'il me dit. Elle a eu pitié de moi, qu'il me dit, elle est venue. C'est une femme de cœur." Il en suffoquait de joie. Deux jours après il arrive avec elle. C'était une dame belle, jeune, avec un chapeau, une petite fille dans les bras. Et une quantité de bagages de toute sorte. Et mon homme de tourner autour d'elle, la dévorant des yeux, glorieux comme pas un. " Oui, mon vieux Sémione, en Sibérie aussi, on vit ! " Bon, je pensais, il n'y a pas de quoi pavoiser ! Et de ce jour, il est allé, pour ainsi dire chaque semaine, à Ghyrino, voir si on ne lui avait pas envoyé d'argent de Russie. C'était un gouffre d'argent. " C'est à cause de moi, qu'il disait, qu'elle perd sa jeunesse et sa beauté en Sibérie et qu'elle partage mon amer destin, qu'il disait, c'est pour ça, qu'il disait, que je dois lui procurer tous les plaisirs possibles... " Pour que Madame ait une vie plus gaie il s'est lié avec toutes sortes de fonctionnaires et de propres à rien. Et toute cette compagnie, c'est bien connu, ça a besoin de boire et de manger, d'un piano et d'un petit chien plein de poils sur le divan, qu'il crève !... Du luxe, en un mot, une vie d'enfant gâté. Elle n'est pas restée longtemps avec lui. Pense donc ! De l'argile, de l'eau, du froid, pas un légume, pas un fruit, autour d'elle des illettrés et des ivrognes, pas de savoir-vivre, et elle, c'était une dame, choyée, une dame de la capitale. Naturellement, elle a commencé à s'ennuyer. Et puis son mari, on a beau dire, ce n'était plus un *barine*, mais un relégué : adieu le respect ! Dans les trois ans après, je m'en souviens bien, la nuit avant l'Assomption, on appelle de l'autre

côté. J'y vais avec le bac, et je vois la dame, tout emmitouffée, en compagnie d'un jeune monsieur, un fonctionnaire. Une troïka... Je les passe, ils montent en voiture et adieu, tu m'as vu ! C'était du rapide ! Et, sur le matin, le mari arrive au galop dans une voiture à deux chevaux. " Sémione, ma femme n'est pas passée par ici avec un monsieur à lunettes ? — Si, je lui dis, autant courir après le vent dans la campagne ! " Il s'est lancé sur leurs traces, il les a poursuivis quatre ou cinq jours. Quand je l'ai repassé de l'autre côté il s'est laissé tomber dans le bac et il s'est mis à se cogner la tête contre les planches et à gueuler. " C'est bien ce que je disais ", j'ai dit. Je me suis mis à rire et je lui ai rappelé comme il m'avait dit : " En Sibérie on vit aussi ! " Mais lui il se cognait la tête de plus belle... Puis c'est le goût de la liberté qui l'a pris. Sa femme était partie en Russie, et il avait envie d'y retourner pour la revoir et la détacher de son amant. Et il s'est mis à courir presque chaque jour à la poste ou à la ville, chez les autorités, mon vieux. Il ne faisait qu'écrire et envoyer des suppliques pour qu'on le gracie et qu'on le renvoie chez lui et il disait qu'il avait dépensé dans les deux cents roubles rien qu'en télégrammes. Il a vendu sa terre, il a hypothéqué sa maison aux juifs. Il est devenu tout gris, voûté, jaune comme un poitrinaire. Quand il te parlait, il toussotait tout le temps, les larmes aux yeux. Il s'est rongé comme ça, avec ses suppliques, sept ou huit ans, et puis maintenant il est ressuscité et a retrouvé sa gaieté, il s'est imaginé un nouveau dada : sa fille est devenue grande, tu comprends. Il la couve des yeux. Pour être franc, elle n'est pas mal du tout : joliette, avec des sourcils noirs, pleine d'entrain. Il l'accompagne chaque dimanche à la messe, à Ghyrino. Ils se tiennent l'un à côté de l'autre sur le bac, elle, elle rit, et lui il ne la quitte pas des yeux. " Oui, Sémione, qu'il fait, en Sibérie aussi, on vit. En Sibérie aussi, il y a du bonheur. Regarde un peu la fille que j'ai ! Je te parie que tu ne trouveras pas la pareille à mille verstes à la ronde. — Vous avez une belle petite, effectivement, c'est juste ", je lui dis... Mais dans le fond, je pense : " Attends un peu... La

petite est jeune, le sang lui bout dans les veines, elle a envie de vivre, et quelle vie y a-t-il ici ? ” Et elle s’est mise à languir, mon vieux... Elle a dépéri, elle s’est étioyée, elle est tombée malade et maintenant la voilà sur le flanc. La consommation. Tiens, le voilà, ton bonheur en Sibérie, qu’il soit trois fois maudit, le voilà ton “ en Sibérie aussi, on vit ”... Il s’est mis à courir les docteurs, à les amener chez lui. Dès qu’il entend dire qu’à deux ou trois cents verstes il y a un docteur ou un guérisseur, il va le chercher. C’est fou ce qu’il a pu dépenser en docteurs ! À mon avis, cet argent, il aurait mieux valu le boire... De toute façon, elle va mourir. Ça, c’est sûr et certain, et alors il va se trouver complètement perdu. Il se pendra de douleur ou il s’enfuira en Russie — c’est bien connu ! Il s’enfuira, mais on l’arrêtera, ensuite ce sera le tribunal, les travaux forcés, il tâtera des verges...

— Bon, bon, marmotta le Tatar en se recroquevillant de froid.

— Qu’est-ce que tu vois de bon ? demanda La Jugeote.

— Sa femme, sa fille... Le bagne, d’accord, la douleur d’accord, il a vu sa femme et sa fille... Tu dis : besoin de rien. Mais rien, c’est mauvais ! Sa femme passer trois ans avec lui — ça c’est cadeau du bon Dieu. Rien, c’est mauvais, mais trois ans, c’est bon. Toi pas compris ? »

Tout grelottant, le Tatar expliqua en faisant un effort pour rassembler le peu de mots russes qu’il connaissait et en bégayant, que Dieu le préserve de tomber malade en terre étrangère, de mourir et d’être enterré dans une terre froide et rouillée, que si sa femme venait le voir, ne serait-ce qu’un jour et même qu’une heure, pour un pareil bonheur il accepterait toutes les souffrances qu’on voudrait et en remercierait Dieu. Mieux valait un jour de bonheur que rien.

Puis il se remit à décrire la femme intelligente et belle qu’il avait laissée chez lui, ensuite, se prenant la tête à deux mains, il se mit à pleurer et à assurer Sémione qu’il n’était pas coupable du tout et qu’il souffrait pour rien. C’étaient ses deux frères et son

oncle qui avaient volé les chevaux d'un vieux paysan et l'avaient laissé à demi mort, mais la société n'avait pas jugé en conscience et avait rendu un arrêt qui avait envoyé les trois frères en Sibérie tandis que l'oncle, un homme riche, était resté chez lui.

« Tu t'y feras ! » dit Sémione.

Le Tatar se tut et arrêta sur le feu ses yeux pleins de larmes ; son visage exprimait la stupéfaction, l'effroi, comme s'il ne comprenait toujours pas pourquoi il se trouvait là, dans le noir et l'humidité, à côté d'étrangers, et non dans la province de Simbirsk. La Jugeote s'allongea près du brasier, sourit à une pensée connue de lui seul et se mit à fredonner.

« Quelle joie elle a, avec son père ? reprit-il un moment après. Il l'aime, la console, c'est vrai, mais, mon vieux, avec lui il faut filer doux : il est sévère, le vieux, intransigeant. Et les jeunesses, ce qu'il leur faut, ce n'est pas de la sévérité. Il leur faut des caresses et des ha ! ha ! ha !, des hi ! hi ! hi !, des parfums et des crèmes. Oui... Ah, ce qu'il faut pas voir ! soupira Sémione en se levant pesamment. La bouteille est vide, c'est l'heure d'aller dormir. Hein ? Allons-y... »

Resté seul, le Tatar remit du bois dans le feu, s'étendit et, tout en regardant la flamme, se mit à penser à son village natal et à sa femme ; qu'elle vienne un mois, un jour et qu'ensuite elle reparte, si elle voulait ! Mieux valait un mois, un jour que rien. Mais si elle tenait sa promesse et venait, avec quoi la nourrirait-il ? Où la loger ?

« S'il y a pas rien manger, comment tu vis ? » demanda-t-il tout haut.

Ces temps-ci, il maniait la rame jour et nuit et ne gagnait que dix kopeks par jour ; les voyageurs laissaient des pourboires, c'est vrai, mais ses camarades partageaient tout entre eux, sans rien lui donner et ne faisaient que se moquer de lui. Et quand on manque de tout, on a faim, on a froid, on a peur... À présent que tout son corps lui faisait mal et grelottait, il aurait fait bon rentrer se coucher dans sa bicoque, mais dedans, il n'y avait rien pour se couvrir et il y faisait plus froid que sur la berge ; ici non plus il n'y avait

rien pour se couvrir, mais on pouvait au moins y allumer du feu.

Dans une semaine, quand l'eau aurait tout à fait baissé et qu'on aurait rétabli le bac, tous les passeurs, sauf Sémione, deviendraient désormais inutiles et le Tatar irait de village en village demander l'aumône et du travail. Sa femme n'avait que dix-sept ans; elle était jolie, choyée, timide, aurait-il été possible qu'elle allât mendier de village en village, le visage dévoilé? Non, rien que d'y penser, il trouvait cela affreux...

Le jour se levait déjà; on distinguait clairement la gabare, les bouquets d'osiers sur la rivière, les rides sur l'eau et, en regardant derrière soi, un ravin argileux, avec, en bas, une petite cabane au toit de paille brune et, collées au-dessus d'elle, les maisons du village. Déjà les coqs y chantaient.

Le ravin d'argile rousse, la barque, la rivière, des étrangers sans bonté, la faim, le froid, les maladies, peut-être bien que rien de tout cela n'existait en réalité. Cela n'était sans doute qu'un rêve, songeait le Tatar. Il sentait qu'il dormait et s'entendait ronfler... Bien sûr qu'il était chez lui, dans la province de Simbirsk, et qu'il n'avait qu'à appeler sa femme par son nom pour qu'elle répondît; et sa mère était dans la pièce voisine... Quels rêves horribles on fait quand même! À quoi riment-ils? Le Tatar sourit et ouvrit les yeux. Quel était ce fleuve? La Volga?

Il neigeait.

« Passeur! criait-on de l'autre rive. La gaba-a-re! »

Le Tatar reprit ses esprits et alla réveiller ses camarades pour gagner l'autre rive. Les passeurs, qui enfilèrent en marchant leurs pelisses déchirées, jurèrent avec des voix rauques de sommeil et se recroquevillèrent de froid, apparurent sur la rive. Au sortir du sommeil, la rivière, d'où soufflait un froid pénétrant, leur paraissait sans doute affreuse, terrible. Ils sautèrent sans hâte dans la barque... Le Tatar et les trois passeurs saisirent les longues rames à larges pales, qui ressemblaient dans le noir à des pattes d'écrevisse. Sémione pesait du ventre sur le long gouvernail. Mais sur l'autre rive on continuait à crier et on tira deux coups de

revolver, dans l'idée, sans doute, que les passeurs dormaient ou étaient allés au cabaret du village.

« Ça va, tu arriveras à l'heure ! » proféra La Jugeote, du ton d'un homme convaincu qu'il n'y a en ce monde aucun besoin de se presser — ni plus ni moins, ça ne rime à rien.

La lourde et disgracieuse gabare s'éloigna de la rive et se glissa entre les bouquets d'osiers qui seuls, en s'éloignant lentement derrière elle, révélèrent qu'elle n'était pas immobile, qu'elle avançait. Les passeurs levaient leurs rames en cadence, avec ensemble; La Jugeote était couché, le ventre sur le gouvernail et, décrivant un arc de cercle, basculait d'un bord à l'autre de l'embarcation. On aurait dit dans le noir que les hommes étaient assis sur un animal antédiluvien à longues pattes et naviguaient sur son dos vers cette contrée froide, triste, que l'on voit parfois dans ses cauchemars.

Les osiers disparurent, la barque vogua vers le large. Sur l'autre rive on avait déjà entendu le bruit cadencé des rames et on criait : « Vite ! Vite ! » Il s'écoula encore une dizaine de minutes et la gabare donna lourdement contre l'appontement.

« Et ça tombe toujours, ça tombe toujours ! bougonna Sémione en essuyant la neige sur son visage. D'où il en vient tant, il n'y a que le bon Dieu pour le savoir ! »

Sur l'autre berge attendait un vieillard maigre, de petite taille, vêtu d'une pelisse de renard et coiffé d'un bonnet d'astrakan. Il se tenait immobile à quelques pas des chevaux; il avait l'air sombre, concentré comme s'il tâchait de se rappeler quelque chose et rageait contre sa mémoire indocile. Sémione s'approcha de lui, ôta son bonnet, sourit et l'homme lui dit :

« Je cours à Anaŝtasievka. Ma fille va de nouveau plus mal et on vient de nommer un nouveau docteur, à Anaŝtasievka, à ce qu'on dit. »

Ils tirèrent la voiture sur la gabare et firent rame en sens inverse. L'homme que Sémione avait appelé monsieur, resta immobile tout le temps de la traversée, ses lèvres épaisses serrées l'une contre l'autre et le

RÉCIT DE 1902

L'Évêque 963

RÉCIT DE 1903

La Fiancée 983

Notes par Claude Frioux 1005

*Table alphabétique des récits de Tchekhov
contenus dans les trois tomes* 1031

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

**LES RÉCITS DE TCHÉKHOV
DE 1892 À 1903**

Notes par Claude Frioux